

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 43

Artikel: Mè z'amis !
Autor: Chambaz, Octave
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-209014>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les rédacteurs du *Conteur vaudois* goûtaient le calme et la sérénité de ce vaste tableau, dimanche dernier, en allant à Corcelles-le-Jorat se régaler d'une démocratique tomme de chèvre, sous le prétexte de célébrer les cinquante ans de leur journal. Quelques-uns de leurs intimes leur avaient fait la surprise de se joindre à eux.

Parler ici de cette réunion d'amis, nous n'y songions pas, tout d'abord. Mais ne voilà-t-il pas que nos grands confrères les quotidiens s'avisaient d'en informer leurs lecteurs, comme si elle les intéressait au même degré que la guerre des Balkans, et qu'ils forment gentiment, à l'endroit du *Conteur*, les vœux les plus fraternelles, ce à quoi nous sommes bien sensibles. Ils nous montrent par là qu'ils ne nous en veulent nullement de ne pas les avoir conviés à notre rustique agape. Entre parenthèse, nous n'aurions su où les mettre.

Donc, à l'excellente auberge communale de Corcelles-le-Jorat, le *Conteur*, comme tout cinquantenaire heureux de vivre, a vidé deux ou trois verres du délectable vin de 1911 à la santé de ses amis et à sa propre santé. Il lui était particulièrement doux de se voir entouré de la plupart de ses bons et chers collaborateurs et de quelques autres de ses amis qui, à défaut de « copie », lui apportent des idées, lui suggèrent des articles, lui narrent des historiettes dignes d'être imprimées, témoignant de toute manière à notre modeste périodique cet affectueux attachement, plus précieux que la fortune de tous les milliardaires, et sans lequel l'hiver de l'âge paraîtrait bien sombre.

Ce qui fut loin d'être sombre, dimanche, c'est le ton de la causerie. Que de bons rires, que de propos joyeux et raguillardissants ! Chose point trop surprenante à notre époque où la jeunesse se croit tenue d'être grave, les aînés n'étaient pas les moins gais. Oh ! la saveur des anecdotes dites par les conteurs aux cheveux grisonnants ! Et les jolies choses sur les usages de jadis ! Et les vieux refrains, combien sur leurs lèvres ils donnaient raison au poète :

C'est le passé qui sort de son tombeau.
L'un, d'un seul mot, nous refait un tableau;
L'autre n'en sait pas plus long qu'un oiseau.
Les vieux refrains ont une voix qui charme.

Mais la gloire de la journée appartint au patois. Sauf un, retenu chez lui par l'âge, tous les patoisants du *Conteur* étaient là, et tous lui firent la joie de se faire entendre. Du nerveux patois du Jorat au patois plus doux du Pays-d'Enhaut, proche parent du gruyérien, en passant par celui de La Côte, de Renens, du Gros de Vaud, de la Broie, des Monts-de-Lavaux, le trésor linguistique de la terre vaudoise égrena ses plus belles perles, ses joyaux d'épithètes claironnantes, de dictons colorés, de gaillardises, de bonhomie, de finesse, d'agreste poésie.

Que n'étiez-vous à cette fête de l'esprit, aimable monsieur Samuel Cornut ! Vous seriez revenu bien vite de cet accès de pessimisme qui vous faisait écrire dans le *Foyer romand* de 1912 : « Notre patois, livré à lui-même, a, il faut en convenir, un caractère trivial, inculte », et qui vous conseillait de raviver sa source d'inspiration par une édition de Rabelais en notre antique parler romand. Ce parler ne se maintiendra que par ceux dont il est la langue maternelle. Quant ils ne seront plus, il ne subsistera, hélas ! que dans les glossaires ; nul moyen, pas même l'amusette d'un philologue rabelaisien, ne lui rendra la vie. Quant à en faire quelque chose de plus cultivé, comment vous, monsieur Cornut, vous poète, vous amoureux des grâces naturelles, pouvez-vous songer à pareille profanation ? Pour être pures, odorantes et brillantes, ont-elles besoin de l'horticulteur, les fleurettes de l'Alpe sauvage ?

Dieu merci, le patois est moins moribond qu'il n'y paraît. Nous avons pu nous en convaincre non seulement autour de la table de l'auberge

communale, mais encore dans une ferme de Corcelles-le-Jorat, où le *Conteur* et les siens furent accueillis comme des familiers de la maison, selon les hospitalières traditions de la campagne vaudoise. Quelques instants charmants passés en ce lieu mirent le point final à notre petite partie champêtre.

Aux chers amis qui se sont ingénier à en assurer la réussite, même à ceux qui nous ont couverts de confusion par leurs compliments en prose et en vers, le *Conteur* se sent pressé d'exprimer les sentiments de toute sa reconnaissance. Puissent nos successeurs se sentir encouragés à sa centième année, s'il vit jusque là, par d'aussi précieux appuis, par autant d'affection, et retrouver encore dans le peuple vaudois les natures saines qui font sa force, et qui n'ont pas honte, en dehors des heures de travail, de s'égayer en tout bien tout honneur, comme le veut notre vieil adage :

De bin tsantâ, de bin dansâ
Ne grave pas d'avanci !

V. F.

MÈ Z'AMIS !

QUAND iè su que lo *Conteu* vegna à Corçalla mè su de : Tè fai pas manquâ dè laf allâ assebin. T'as to sénâ; lè truffès, qu'an fouézenâ sti an, san traissès; la pétaye dè freta que laf avaf est coulyâste et grulâye à tsavon. Te paï laf allâ à Corçalla. Hardi ! Va-laf !

Lai ia bin la modze daô fond de l'ètrabyo qu'est presta... Ma fai, que lez dzouveno sè relèvyan : mè su prâ zu relèvâ, mè!... Et, la fenna signaôlè : « L'est ton mor que tè minnè... Te sâ que quand fan la fita à Corçalla tiran tot avau pè lè z'écouâllès... Ste ne cheintâ pas lè bons bocons te ne brirâ pas tant...! » N'atiuto pas la fenna : su décidâ dè laf allâ, yaôdrâ !

Sin dèvezâ daf bons bocons, vaut-te pas lo dju dè laf allâ quand ne saraf rinquié po vairé lo Dzorat, c'bi Dzorat, dont mon père-grand dzâi : « Se l'irè mion invouyère promenâ lo raf dè Prusse et sè grattâ insimbllo ti lez z'empereu dè l'unive ! »

Mâ, se laf vé, l'è po totsi la man, on iadzo, à ti lè z'amis daô *Conteu*. Af Bravo z'amis Monnet et Favrat, lè premî, que no z'an invitâ. Pu, à Marc à Louis, que n'o z'in conté adi dai galèzes et lè dit totès pelyettès. Pu, à Mérine; à Monsu Guex, por couïti lè régents daô canton sè mettran aô fu, se falhaï; à Pierre d'Antan; à l'ami Gander, dè Vaugondry.

Ora, que mè su de apri, se tè dian dè lao racontâ ôtiè, daô momeint que te sarf à Corçalla, et bin te laô racontârî la pouaira qu'avaf zu lo vilho cordagni Portset (dè Corçalla, cein va sin dere), onna demeindez matin que l'avaï met onna bracha dè solâ, po sè pratiqués dè Penây, su lo tser à ion que laf dezan lo crouyo retso. Teindu que balhivè, avoué son tser, lè contors po montâ à Penây, Portset s'étai de, in passeint devant lo mothi : « Yé lezi d'ouïre on bocon dè prido... » L'intrè, et l'où lo menistre que bramâvè : « Du train dont le mauvais riche y va, je vous le dis en vérité, il va droit en enfer. » Quand l'a cein oyu, lo vilho Portset l'a quemainf à dressi lè z'orolhiès et s'est sondzî : « Mâ, m'arañt feinfâ onna dzanlye; m'a de que l'allâvè à Penây et lo menistre dit que va in infei ? » Et l'où lo menistre que redit, onco plie fermo : « Mes très chers frères, je vous le répète, du train dont le mauvais riche y va, soyez assuré qu'il se précipite directement et sûrement en enfer. » — « Se ne pu pas lo rattrapâ, sù galé, que sè peinsâ lo cordagni, mè solâ van itre fre-cassî et saret l'ovradzo d'onna senanna dè fotu. » Et, tot épouârî, sè met à corrè, quemain on bourlâ, contré Penây...

Pu, que mè su de onco, te laô derî à ti que te lè z'amè bin, damachin que l'âman ti assebin lo *Conteu* et sè ballâ z'histoires noutron bâ payi, lo bon Diu (et porqu'pas?) et noutron vilho

patuay. Te paô laô dere que cisique tint adi bon et que m'mameint l'a fê... daô petits. Cliaô que ne vudran pas tè crairé invouye-lè férè on tor pè lè veladzo. Se fan atteinchon, volhan praô rēcognâtrè lè petits daô patuay, quand oûran dere, decé, delâ :

— Dis-voi au bouébe de tracé chercher le boureyon pou le charpenté.

— Charrette, le bêtset que je me suis donné en m'encoublant à ce tiolon !

— Le maîdze m'a foutu là une ration qui compte au pitiet.

— La goune a fait cette vêpre douze petits cayenets; mais le tien a déjà la grûle.

— Je te dis que ça : Il a reçu un coup de poing su le cotson, mon pauvr'ami de Morges ! Y t'aurait fallu voi les dzemotées qui faisait après.

— Pou avoi bon temps, gros gnâgnou que tu es, sais-tu pas mené ta barouette à la retiulette !?

— On est venu taquené à la porte au sor de la niuit. Quand même j'étais tout entoupené j'ai assez entendu.

— Toujou la bargagne. Y l'a fallu èdzarlyé pou les foins; y faudra enco èdzarlyé pou les moissons et les records.

— Fou-moi le camp, sacré vieille kinkerne!

— Ramasse-te voi, mon petit, et va dire à ta mama de te pané le mor, que tu es tombé dans le patregot.

— Si les poules à la Jeannette reviennent graléy su ces carreaux, je leur rongne la tête avec mon sarcloret.

Pu, te derf :

— Respect po cliaô que dèvezan dinche, que n'an pas pouaire dè sè servi daf mots dè tsî no, et que ne pouan pas suffri cliaô que raffinan quemin clia vilhe felhie dè Mézires, qu'avâi été pè Paris, et que dezaf : « Jean, puis-je vous offrir un doigt de vin ? Il me paraît que vous transpirez en hissant ainsi les gerbes jusque sur le gerbier. » N'a pa de laf dere : « Djan, ta clia botolhie ! Vayo que te chet à grantès gottès in quetallin cliaô dzerbès su lè lyaô. Baï ! »

El, po fini, et ne pas lè z'eimbâtraô grand temps, te derf :

— Asse dzoyaôzamin que lo *Conteu* l'a vétiu kan k'ora que vivè ! Vive lo *Conteu* !

OCTAVE CHAMBAZ.

AU JORAT DU « CONTEUR »

ET AU « CONTEUR » DU JORAT

Les lignes suivantes ont été lues par leur auteur au dîner du cinquantenaire :

JE ne sais à qui revient l'idée d'avoir choisi Corcelles-le-Jorat pour notre aimable fête du cinquantenaire; quel qu'en soit l'auteur, je l'en félicite. Il ne pouvait mieux faire.

Nous sommes dans un cadre digne du *Conteur vaudois*.

En effet, Corcelles au centre, en patois *Corçalla*, pays des *grantès corallès*, ainsi appelés parce qu'ils sont bons chanteurs et qu'ils ont le gosier en pente.

A l'ouest, *Froideville*, *Freidevela*, lè caca-tchous, toute explication semble inutile. C'est clair comme le *chou*, dirait un allemand.

A deux pas d'ici, *Ropraz*, lè *tsats foumas*, puis *Mézières*, pays des grands pantets, parce qu'on n'y a jamais connu de *prinstius*.